Document generated on 08/13/2025 8:37 a.m.

Québec français

Le début d'un temps nouveau

Gilles Perron

Number 140, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50465ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2006). Le début d'un temps nouveau. *Québec français*, (140), 25–25.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le début d'un temps nouveau

Quand on aura fini, dans nos chaumières, de commenter le rapport Gomery ou la rare élégance de la course à la chefferie du PQ, quand on aura décidé si le Québec doit être lucide ou solidaire, il nous restera peut-être un peu de temps pour discuter de réformes ou autres choses tout aussi secondaires. Mais, si la réforme est désormais secondaire, rappelons-nous qu'elle a d'abord été primaire et même, avant, collégiale. Et pourquoi encore une réforme ? demanderez-vous nonchalamment, en déballant vos cadeaux un petit verre à la main. Pour que l'école soit meilleure, ou juste pour changer, parce que l'appel à la nouveauté est une manière d'argumenter qui a fait ses preuves ? Un génie, quelque part, a justement eu l'inspiration d'appeler le processus « Renouveau pédagogique » (une commandite des éditions du même nom ?) Une seule chose semble acquise : tous ces concocteurs de réforme, les penseurs et autres dépenseurs, ils y croient dur comme fer, et ils travaillent fort, en toute sincérité, pour convertir à leur foi les mécréants.

Mais qu'est-ce donc que cette réforme qui enchante les croyants et que craignent tant les athées, les agnostiques et tous ceux qui n'ont pas encore vu la lumière ? Dans sa plus simple expression (pour ne pas dire son plus simple appareil), disons que c'est la dernière étape de la transformation des traditionnels objectifs en compétences. Simplifions encore : l'approche par compétences, c'est la primauté de l'acquisition d'habiletés sur l'acquisition de savoirs. Enfin, presque : puisque « connaître » peut devenir une habileté, on peut donc devenir compétents… en connaissances. Donc, finalement, on fera comme avant… mais différemment. Ai-je suffisamment simplifié ou dois-je continuer ? Bon, puisqu'il le faut. Au secondaire, en plus, les compétences seront transversales, comme dans la chanson de Georges Dor, où les rues sont « sales et transversales » (« La Manic »). Voyez : je viens, simplement en en parlant, de mettre en pratique l'idée même de transversalité. Moi, qui signe, plus loin dans cette revue, une chronique sur la chanson, j'ai transféré une donnée de ce domaine de connaissances à un autre domaine, soit la chronique d'humeur. (Et le titre de la chronique, vous l'aviez remarqué ?) Donc, dis-je, j'intègre. C'est plus clair ? Continuons. La Réforme (mot devenu impopulaire) est désormais appelée Renouveau (mot servi à toutes les sauces). Nous ne sommes plus très loin du Rebirth à l'américaine : il faut naître de nouveau pour accéder à la pédagogie éternelle.

Mais alors, si tout est aussi simple (!), que reproche-t-on tant à cette réforme renouvelée ? Disons d'abord que ça ressemble parfois à un saut en bungee : on a l'impression qu'on va se fracasser au sol et soudain, la force accumulée dans l'élastique nous projette vers le haut (cette fois, j'intègre un peu de physique…). Pour poursuivre la métaphore du saut dans le vide, rappelons qu'on commence à appliquer l'approche par compétence au secondaire sans avoir fait de bilan de son implantation désormais terminée au primaire. Et sans regarder ce qu'elle a donné au collégial, où l'approche par compétence arrive dès 1994 dans les quatre disciplines de formation générale (français, anglais, philosophie, éducation physique) et où, onze ans plus tard, le « renouveau » n'est pas encore complété ! On ne tient pas compte, non plus, de l'expérience récente en Suisse, où la tentation est forte de revenir en arrière. En passant, chez les Helvètes, on a appelé ça la Rénovation de l'école : « Si ça existait, on l'aurait ! » On y a constaté que la nouvelle approche préconisée semble parfaite pour les élèves plus forts, et surtout, autonomes, mais que, pour les plus faibles, ça ne changera rien : ce n'est pas d'une nouvelle approche dont ces derniers ont besoin, mais bien d'une plus grande disponibilité de leur enseignant, qui n'est possible que par une diminution des ratios. Mais ça, il paraîtrait qu'on n'y croit pas trop, au ministère de l'Éducation, des Loisirs et des Sports (je ne ferai aucun commentaire sur la réunion, dans un même ministère, des loisirs et de l'éducation : vous en tirerez vos propres conclusions).

Le mérite des réformes, s'il en est un, c'est de nous obliger à réfléchir sur nos pratiques. Il faut dépasser la vision dogmatique de certains croyants réformistes, pour qui le Renouveau est la panacée tant attendue, qui va régler enfin tous les problèmes de réussite et de décrochage ; pour qui les non-croyants (expression politiquement correcte signifiant athées pédagogiques) sont forcément des passéistes, qui manquent d'ouverture et qui résistent au changement, qui craignent par-dessus tout de se faire piquer leur fromage (Spencer Johnson). Les craintes sont cependant justifiées : puisque madame la ministre Monique Jérôme-Forget – elle l'a assez répété – n'imprime pas d'argent, on sait déjà que les enseignantes et les enseignants auront peu de moyens pour s'approprier cette réforme. Mais ce qui est rassurant, c'est que, malgré le manque de ressources, malgré le peu de perfectionnement offert et malgré une adhésion qui risque de rester tiède pour encore plusieurs années, en fin de parcours, on pourra croire que la réforme a été un succès. Tout simplement parce que les enseignants croient (hé oui !) à leur profession et qu'ils feront d'une abstraction quelque chose de concret. Par-delà les textes ministériels, on reviendra tranquillement, comme toujours, à la base de l'acte d'enseignement, c'est-à-dire à la transmission d'un savoir dans une essentielle relation maître-élève.